

Françoise Lebeau : D'où vient ce projet d'album?

Patrick Mario Bernard : Il n'y avait pas de projet. J'avais ce petit livre de poèmes de Malcolm Lowry qui ne me quittait pas, qu'une amie avait trouvé à Londres et m'avait offert. C'était en plein confinement et pour ne pas virer sur la tranche, je commençais mes journées au piano à improviser avec les poèmes de Lowry.

La musique est toujours une porte d'entrée pour moi dans la fiction. Quoique je fasse. Quand Pierre Trividic et moi travaillons sur un scénario de film, je me mets à composer dès le début du chantier. Ça ne veut pas dire que ces musiques se retrouveront forcément dans le film. Ce sont des esquisses, des ambiances, des couleurs... qui me parlent déjà un peu du film, mais j'ai besoin de cette étape. J'en ai des disques durs pleins à craquer...

Pour *The Last Drink*, je ne m'y suis pas pris autrement. C'était une façon de visiter le monde de Lowry, en chantant sa langue et ses mots, et y trouver du sens.

FL: Pourquoi ces textes?

PMB: Ce sont des histoires en suspension, des pensées qui se télescopent, des bribes d'histoires, parfois très obscures et incompréhensibles. Dans *The Ghost Keeper*, une de ses nouvelles, Lowry fait dire à un des personnages qui est écrivain : *Si tu veux approcher de la vérité tu auras vingt intrigues différentes et un récit dont personne ne voudra*. Ça ressemble à du vécu. Je suis tellement d'accord avec lui que mon documentaire sur Rodolphe Burger commence par les mêmes mots. Pour faire simple, je m'intéresse à la vérité. Mais aussi au désespoir, à la mer et au sel, aux oiseaux et aux montagnes enneigées, au bus qui disparaissent dans le lointain, aux ponts et aux arbres rouillés...

FL : Comment as-tu travaillé ?

PMB: En même temps que j'improvisais au piano, je déchiffrais les poèmes, j'essayais de faire sonner les mots et de les comprendre. Quand ça résistait trop, je passais à un autre poème, parfois en

tournant les pages au hasard. Et puis des petits miracles se produisaient. Une mélodie, un motif, des harmonies. Et les mots trouvaient exactement leur place. C'est un vrai mystère pour moi, cette magie, car il s'agit de ça. Rien n'existe, c'est le vide, et soudain quelque chose se met à exister et donne l'impression familière d'avoir toujours été là. Lowry était à mes côtés, du matin au soir, je pouvais sentir sa présence. Il est toujours là.

The lighthouse était le premier morceau abouti et j'avais très envie d'un duo. J'ai proposé la chose à Elsa Connor, la fille d'une amie. Le temps a passé et les confinements, et au bout d'un an et demi ou deux, j'avais plus d'une trentaine de chansons terminées. J'ai beaucoup hésité avant de faire écouter le résultat de mon travail à mes amis. Et puis je me suis jeté à l'eau. Parmi eux, il y avait Christophe Calpini*, batteur, compositeur, arrangeur, producteur,... qui s'est montré très enthousiaste et m'a immédiatement proposé son aide pour le mastering et le mixage. Christophe est quelqu'un que j'admire et je suis ravi de la tournure qu'à pris notre collaboration.

*Christophe Calpini travaille souvent avec Rodolphe Burger à qui je dois de l'avoir rencontré, il a aussi travaillé avec Alain Bashung.